

Entretien avec Lucien Jean-Baptiste

Réalisateur et interprète de Paul

Des parents noirs qui adoptent un bébé blond aux yeux bleus... Dans la vraie vie, comme sur les écrans, c'est très inhabituel... D'où vous est venue cette idée ?

Un jour, je lis dans un journal qu'un couple de nigériens a donné naissance à un enfant blanc. Et dans la seconde même, cette histoire incroyable fait naître en moi l'envie de faire un film ! Je commence à me documenter et là, je vous jure que c'est vrai, on m'appelle pour me demander de lire un scénario intitulé « Black adoption », qui raconte l'histoire d'un couple de noirs à qui on propose d'adopter un enfant blanc. C'était un scénario imaginé par Marie Françoise Colombani il y a une dizaine d'années et écrit en collaboration avec le scénariste Sébastien Mounier. Je le lis et je fais savoir que le sujet m'intéresse, que j'ai un point de vue dessus. Les choses trainant un peu, je tourne « Dieu Merci ». Pendant ce temps, le projet change de producteurs. Mais ces derniers viennent me relancer. Alors, avec Sébastien Mounier, on se met à réécrire l'histoire et on lui donne un nouveau titre : « Il a déjà tes yeux ».

Qu'est-ce qui vous passionnait tant dans cette histoire ? Une fois encore, comme dans « Ma première étoile », cette confrontation entre le noir et le blanc qui permet d'inventer des situations cocasses ?

Oui, bien sûr, mais pas seulement. « Ma Première étoile », c'est, à première vue, l'histoire d'une famille de noirs, fauchée, qui découvre la neige au Mont Blanc, mais, qui, sous sa drôlerie et sa poésie, parle de l'intégration des noirs dans le monde blanc, souvent financièrement plus aisé. « Il a déjà tes yeux » tourne pour sa part autour des problèmes de transmission et d'héritage. Que doit-on inculquer à nos enfants ? En les éduquant, que va-t-il rester et se perdre de ce que nous sommes, de nos racines, de notre religion, de nos traditions ? Prenons mon cas personnel. Je suis arrivé des Antilles à Paris, à l'âge de trois ans, avec ma mère et mes cinq frères et sœurs. Que me reste-t-il aujourd'hui de ma culture natale ? J'ai 52 ans, et j'ai des enfants métis. Eux non plus ne me ressemblent pas. Et je ne parle évidemment pas seulement de la couleur de leur peau. Ils sont nés à Paris. Que dois-je, que puis-je leur enseigner de leur origine ? La transmission d'une culture, ce qu'il faut se résoudre à abandonner irrémédiablement, ce sur quoi il faut se montrer intransigeant, c'est de cela que traite « Il a déjà tes yeux ». Et puis aussi bien sûr, j'y aborde le problème de la diversité, du contraste noir-blanc, qui, outre des moments de comédie pure, génère de l'émotion et de la poésie. Quand on fait faire aux noirs des choses habituellement effectuées par des blancs, ça provoque de drôles de réactions ! C'est pour cette raison que j'adore les inversions de rôles !

En fait à travers vos films, vous ne cessez d'aborder le problème de la place des noirs dans les sociétés occidentales, de ce qu'ils leur apportent et de ce qu'ils y perdent...

Un jour, au cours d'un débat télévisé, Yann Moix m'avait presque reproché ce qui peut ressembler, chez moi, à une monomanie. Mais je m'en fiche. C'est mon combat. En tant qu'auteur et réalisateur, j'ai besoin de m'attaquer à des sujets forts et personnels. Ça me permet, en plus, de toucher à des thèmes universels comme le droit à la différence et le devoir de respect envers l'autre ! Je pars du principe qu'on ne parle bien que de ce qu'on connaît bien. Après, pour faire naître le rire, il suffit souvent de tordre un petit peu la réalité.

Ce sont leurs arrière-plans, empreints de nostalgie, de gravité, de douleur aussi parfois, qui font que vos films accèdent au rang de comédies sociales...

Tant mieux. C'est ce que je préfère au cinéma, les comédies italiennes des années 70, le cinéma anglais des années 80, les films qui parlent de problèmes sociétaux dramatiques en faisant marrer le public. J'espère être issu de cette veine là, celle qui, en un peu plus drôle tout de même, irrigue, par exemple, les œuvres de Ken Loach. Une autre de mes références de ces dernières années, c'est « Little miss Sunshine ». Un grand-père y meurt d'une overdose, un oncle essaye de se suicider et pourtant, c'est une comédie formidable, très touchante sur la famille.

Ecriture, réalisation, distribution... Une fois de plus vous apparaissez trois fois au générique de votre nouveau film. C'est une nécessité pour vous d'être à la fois au four et au moulin ?

C'est un cauchemar ! Quand on est à la fois devant et derrière la caméra, on n'a plus d'orgasme ! Ni comme réalisateur, ni comme acteur. Quand vous êtes seulement réalisateur, lorsque vous dites « action », les acteurs se mettent à jouer et vous voyez naître la scène que vous avez écrite devant vous, dans le combo. Le plaisir éprouvé est alors indescriptible, une vraie jouissance. Mais si vous participez à la scène comme acteur, et que vous êtes en même temps réalisateur, vous regardez jouer vos partenaires. Vous n'avez donc ni la joie de jouer à 100 % de vos possibilités, comme vous pouvez l'avoir quand vous n'êtes que comédien (en tous cas à la première prise), ni celle de vous délecter pleinement de ce que vous proposent vos partenaires. Un metteur en scène qui se mêle aux comédiens. C'est comme si un entraîneur entrait sur le terrain. Incongru ! J'aimerais bien un jour faire un film dont je ne serais que le réalisateur.

Quel genre de réalisateur êtes-vous ?

A la fois très disponible et comme une pile électrique. Il faut que ça pétille, que ça avance. J'ai tous les symptômes du type increvable. Mais c'est normal. Un réalisateur est comme le capitaine d'un bateau dont l'équipage serait très nombreux. C'est lui qui donne le cap. Il doit donc être exemplaire. Moi, quand je ne suis qu'acteur dans un film, j'aime bien savoir où je vais et comment j'y vais. Donc, quand je suis metteur en scène, j'essaie d'être derrière chacun et ne suis pas du genre à dire mollement : « Bon les gars, on va y aller ! ». Moi, c'est : « on y va ! ». Cette attitude doit venir de mon enfance. Ma mère a élevé six enfants toute seule, sans jamais se plaindre, sans jamais lâcher. Je suis le fruit de cette éducation, faite d'un mélange d'énergie et de sourire. Sur un plateau, j'essaie de mettre de la bonne humeur et de l'entraîn partout, chez chaque membre de l'équipe, artiste ou technicien.

Qu'est-ce qui prime pour vous sur un plateau ?

L'ambiance. Il faut qu'elle soit bonne. Etant donné que faire un film est très lourd et très long (au moins deux ans de vie), il faut s'arranger pour que le temps de tournage proprement dit soit un moment joyeux. En plus, pour les acteurs, c'est essentiel. Ce sont eux les premiers passeurs d'émotion. S'ils ne se sentent pas bien, vous aurez beau avoir la plus belle lumière, le meilleur cadre, un son idéal, votre film sera quand même médiocre. Une bonne ambiance, cela passe d'abord par une bonne distribution. Il faut trouver la meilleure équipe. Comme au foot. Pas forcément la plus performante ou la plus connue, mais celle qui saura se souder pour raconter votre histoire. Pour cela, il faut toujours aller vers l'humain, car c'est ce que la pellicule va imprimer. Cette composante est primordiale pour moi, qui ne fais ce métier que pour communiquer des émotions. Certes, je ne suis qu'un comédien qui réalise. Mais je détesterais qu'une fois mes tournages terminés, on me traite de facho ou de connard. Les génies qui reçoivent des prix pour des films où les équipes ont été traitées comme de la merde, ça ne m'intéresse pas. Les seules récompenses qui me touchent sont celles de la sympathie que j'inspire aux comédiens et au public.

Comment avez-vous choisi l'irrésistible bébé du film ?

Pour que le contraste soit saisissant avec la couleur des parents adoptants, je voulais un petit blond aux yeux bleus très câlin. Un jour, Thomas Le Douarec m'a parlé de copains à lui qui venaient d'avoir un bébé répondant à ces critères. Quand on m'a présenté Marius, qui allait devenir Benjamin dans le film, il dormait ! Mais immédiatement j'ai senti que c'était le petit que je cherchais. Ses parents sont comédiens, et j'ai compris qu'ils adhéraient au projet, et surtout, qu'ils n'allaient pas faire jouer leur bébé pour de mauvaises raisons. Après, j'ai fait revenir Marius. On a fait des petits jeux, et ça s'est formidablement bien passé. Le tournage avec lui a été magique. On n'a eu besoin ni d'effets spéciaux, ni de jumeaux, juste de temps en temps de doublures pour le contre-champ. Marius comprenait tout. Ses parents lui expliquaient ce qu'on attendait de lui, et... ça marchait. Ce bébé de quatre mois a été exceptionnel.

Comment arriviez-vous à le faire pleurer ?

Il faut savoir que, selon la loi du travail, les bébés ne doivent pas « travailler » plus d'une heure par jour, en deux demi-heures coupées par trente minutes de repos... Comme en général un bébé pleure quand il a faim, on calait les scènes où Marius doit pleurer juste avant ses heures de repas. Une fois que la prise était en boîte, on coupait et il avalait son biberon. Je salue le travail de Valérie Aragues, la première assistante, qui a su tout gérer avec minutie.

Et pour obtenir ses sourires émerveillés ?

Marius est un bébé naturellement souriant. Mais pour certains plans, sa vraie maman, qui a une voix divine, se plaçait hors champ et lui chantait des chansons. Et puis il faut dire qu'Aïssa Maïga qui joue sa mère adoptive adore les enfants. Elle avait une très belle relation avec lui. Pour certains films, on se croit obligé de préciser, sur le générique de fin, que les animaux n'ont pas été maltraités... On aurait pu mettre au générique du notre qu'aucun humain n'a été maltraité (Rires).

Vous parlez d'Aïssa Maïga. Pourquoi l'avez-vous choisie pour jouer votre épouse et donc la maman adoptante ?

Je la connaissais depuis longtemps, mais nous n'étions pas intimes. Je l'ai donc rencontrée. On n'a pas fait d'essai mais, dès le deuxième entretien, et étant donné que j'allais jouer et réaliser en même temps, on a commencé à répéter. Pour être prêts pour le tournage. Aïssa a été aussi géniale comme partenaire et dans l'interprétation de son rôle, que généreuse sur le plan humain avec toute l'équipe. Et en plus, elle m'a été d'un grand secours en ce qui concerne les scènes du film qui se rapportent à l'Afrique. Moi, je suis catho, certes martiniquais d'origine, mais parigot depuis plus de quarante ans. N'ayant donc pas vraiment de racines africaines, je pataugeais un peu pour certains dialogues. Aïssa est d'origine sénégalaise. Donc l'Afrique, elle connaît ! Certaines séquences lui doivent beaucoup en authenticité. Certaines répliques aussi. Par exemple, le « Je ne veux pas d'un congolais ! », lancé par une mère africaine pour marquer sa désapprobation à l'égard d'un personnage qu'elle méprise, c'est d'Aïssa. A chaque projection, cette phrase fait un tabac !

Et Zabou ?

Une Rolls ! J'adore cette comédienne depuis toujours, mais à cause de son statut de star, j'avais un peu d'appréhension. Elle a été d'une écoute et d'une disponibilité exceptionnelles. Peut-être parce qu'elle a vu que je répétais beaucoup avant de tourner et que je savais ce que je voulais. Quoiqu'il en soit, son niveau de jeu a fait monter le mien d'un cran. Celui de Vincent Elbaz aussi d'ailleurs.

Vincent Elbaz, justement. On connaît l'étendue de sa palette de jeu. Mais là, vous l'avez fait sortir de ses gonds ! En plus, physiquement, on le reconnaît à peine...

En 2002, j'étais allé le voir au théâtre. Il incarnait Salvador Dali dans « Hystéria » de Terry Johnson sous la direction de John Malkovich et il m'avait bluffé. Quelques années après, au festival de l'Alpe d'Huez où j'étais venu présenter « Ma Première étoile », je lui avais dit qu'un jour j'aimerais travailler avec lui. J'attendais donc l'occasion.

Au départ pourtant, j'avais écrit ce rôle de meilleur ami du père adoptant, non pour lui, Vincent, mais pour un comédien noir. Parce qu'il rit tout le temps. Et puis, au fil de l'écriture, je me suis dit que ce serait mieux si ce rôle était tenu par un acteur blanc. J'ai pensé à Vincent quand je me suis demandé qui j'aimerais avoir comme meilleur ami de cinéma. Je l'ai appelé pour le lui dire, ça l'a beaucoup touché et il a dit banco.

On s'est alors mis à délirer. On s'est inventé un passé de copains d'enfance, qui auraient peut-être grandi et galéré en banlieue. Lui aurait le profil d'un artiste raté, mais serait humainement formidable. Une sorte de looser très intelligent, qui se fiche comme d'une guigne des positions sociales. Les grandes lignes de son rôle fixées, Vincent m'a fait des tonnes de propositions, sur le look de son personnage, son attitude, ses réflexions, son humour involontaire, sa générosité, et sa brusquerie. Et il a fini par composer ce personnage incroyable, qui prend le volant en oubliant qu'il ne sait pas conduire, et peint, en slip, des fresques improbables.

Quelles ont été les scènes les plus difficiles à tourner ?

On appréhendait beaucoup celles avec le bébé. Mais il a été tellement magique, que tout s'est bien passé. Le plus enquiquinant a été la gestion du temps. Comme je n'avais pas un énorme budget, il fallait aller vite, ne pas trop recommencer les prises. Mais globalement, le film s'est fait dans la joie. Je ne me suis jamais fâché, malgré le stress. On a souvent eu de la chance. Il a même fait beau quand on a dû aller tourner à Knokke-le-Zoute. C'est vous dire !

Avez-vous conscience qu'avec vos films vous faites beaucoup pour la cause de la tolérance ?

J'espère, parce que, oui, maintenant, je veux vraiment faire avancer le schmilblick en la matière. Avant, je n'assumais pas ce rôle. Je voulais juste raconter mes histoires. Et puis je me suis rendu compte qu'à travers elles, je faisais passer beaucoup de choses sur le racisme et la différence, dont j'ai parfois souffert plus jeune. Mais, je fais ça instinctivement, presque sans le vouloir, car je ne suis pas un intello ! Le rire est un moyen de désamorcer les vilaines pensées. Certains me demandent si je vais faire encore longtemps des films sur et avec des noirs qui se confrontent aux blancs. Je réponds que oui, car tous les jours on me demande d'où je viens, ce qui me ramène quotidiennement à la couleur de ma peau. Mais, interroge-t-on les réalisateurs blancs sur le fait qu'ils ne mettent la plupart du temps que des blancs en scène? Cela dit, mes films ne parlent pas que de différence. Dans « Ma Première Etoile », je racontais comment un père avait essayé de donner du rêve à ses enfants. Dans « Il a déjà tes yeux », je montre comment certains couples se battent pour que des enfants abandonnés connaissent une vie de famille aimante. Je tends vers des sujets universels.